

pièces de linge qui séchaient dessus. Il n'y a plus qu'à joindre à tout cela deux ou trois poules qui ont passé par les trous de la haie et font l'école buissonnière, et c'est un tableau complet.

J'aurais voulu déjà être au lendemain matin, et je suivais en idée les lignes et les contours de tous ces objets, les simplifiant à la manière de Ch. Jacque, et calculant déjà mes ombres et mes lumières. Je me donnais ainsi un avant-goût des plaisirs du lendemain.

Le lendemain matin, il pleuvait. Pour tuer le temps et tromper mon impatience, je me mis à dessiner la cuisine de l'auberge, puis les gens qui passaient sur le chemin. Mais le cœur n'y était pas, et je retrouvais toujours dans un coin de mon imagination le groupe d'arbres, le chariot et la haie, j'en étais obsédé.

Enfin, vers midi la pluie cesse; je pars en courant, mon album sous le bras. C'est singulier! le coin de mes rêves ne me paraît pas, à beaucoup près, aussi joli que la veille. Est-ce mon imagination qui m'a joué ce tour? est-ce la lumière qui est mauvaise? est-ce l'éclat de la verdure qui est trop cru après la pluie? En tous cas, il y a quelque chose qui me déconcerte et dont je ne puis me rendre compte. J'y suis: le chariot n'est pas tout à fait au plan où il devrait être. Je le voudrais plus rapproché de ce grand arbre du milieu. Les lignes se composeraient mieux, l'ensemble aurait plus d'unité. Je m'approche du chariot et j'essaye de le mettre au point voulu; mais il m'est impossible de le faire avancer d'un pouce. Je cherche du secours et je m'avance tout le long de la haie... je tombe à l'improviste au beau milieu d'une vente d'objets mobiliers.

Quelle aubaine! il y aura peut-être là quelques vieux bahuts enfumés, quelques vieilles faïences du bon temps, avec des dessins naïfs et des couleurs éclatantes. Je pense tout de suite à ma collection, et j'oublie et le chariot et l'eau-forte à la manière de Ch. Jacque. C'est dans le petit verger d'une très-modeste cabane que se fait cette vente. Un homme, debout sur une table, s'égosille à crier la mise à prix des objets et les surenchères qui se succèdent lentement. Il prodigue les plaisanteries au gros sel, et les clins-d'œil pour exciter l'imagination des acheteurs prudents. Assis à une table voisine, un monsieur prend des notes; c'est le notaire du village, qui fait dans ces occasions office de commissaire-priseur. J'apprends de mes voisins que c'est la vente d'une pauvre vieille femme, morte depuis quelques semaines. Les assistants connaissent, pièce par pièce, tout son pauvre ménage, aussi bien que s'ils en avaient eu à la main le catalogue imprimé. Elle avait ceci et cela depuis plus de soixante ans; ce meuble lui était venu d'un héritage, cet autre d'une emplette. Il y avait sur un dressoir deux douzaines d'assiettes toutes neuves qui excitaient bien des convoitises. La défunte les avait achetées, il n'y avait pas plus de cinq ou six ans, à cause des images sans doute, car elle s'était contentée de les regarder et ne s'en était jamais servie. C'étaient de ces horribles faïences avec impressions en noir, où l'on voit le départ du soldat; les exploits du soldat en Crimée, en Italie et en Cochinchine; les succès du soldat, ses bons mots, et finalement son retour au village. Les paysans se moquèrent ouvertement de ma naïveté lorsque, dédaignant les assiettes illustrées, je me fis adjuger, à un sou pièce, une douzaine de vieilles assiettes de Guebwiller, qui datent bien d'un siècle. Elles sont uniformément ornées d'un coq fantastique, qui se tient, une patte en l'air, sur un terrain découpé en tricorne de gendarme. Ce coq, bien entendu, est de profil. Il regarde une demi-douzaine de roseaux verts et roides; derrière lui on aperçoit une petite barrière rustique en forme de dièse. Ces coqs sont uniformes et évidemment copiés sur un même modèle, seulement la fantaisie ou l'inattention du faïencier anonyme a disposé l'œil de telle sorte, que ces animaux, uniformément posés, offrent les physionomies les plus variées et les plus expressives. Les uns sont sérieux, les autres ricanent. Il y en a un qui louche, un autre qui se pâme, deux qui regardent le ciel d'un air extatique fort rare chez les coqs, et un autre dont la prunelle obstinément baissée cherche sur le sol ou un grain de mil ou une perle imaginaire. Je le répète, tout cela est d'une naïveté enfantine; mais quelle pâte! quelles vives couleurs! quelle aubaine pour un véritable amateur de vieilles faïences!

Pour trois sous, j'obtins le saladier. Ce second succès me grise: je poursuis de mes vœux et de mes enchères une jolie étagère, d'une simplicité monacale, mais d'une grâce de formes et d'une élégance extrêmes. Je sais d'avance dans quel coin de mon cabinet de travail je la placerai. Tout-à-coup, j'aperçois sur le manteau d'une cheminée un petit Christ de cuivre, qui, à vue d'œil, et de la distance où je suis, doit dater de deux siècles au moins. Combien peut-il valoir? Qui me le disputera? Et je cherche dans la foule qui est ce qui pourrait bien me le disputer: j'ai complètement oublié l'étagère: je regarde le crieur qui sur ce simple regard me fait adjuger... quoi? l'étagère? Point du tout, l'étagère a été vendue pendant que je me laissais fasciner par mon Christ de cuivre. Il me fait adjuger pour la somme de sept sous (sans compter les frais) une petite hotte en bois. L'indifférence des assistants ne connaît plus de bornes. Pris ainsi au dépourvu, j'hésite un instant; puis pour changer tous ces rires mo-

queurs en admiration, et laisser dans le pays une réputation méritée de générosité et de magnificence, j'offre mon emplette à un petit garçon. Le petit garçon me regarde d'un air penaud et croit que je me moque de lui. "Prends-la! prends-la!" lui crie-t-on de tous côtés. On la lui met sur le dos; alors il s'enfuit à toutes jambes, de peur de me voir revenir sur ma décision.

Tout, à peu près, est vendu. Il ne reste bientôt plus que le petit Christ de cuivre. Je m'approche du notaire-commissaire-priseur, et je le prie de mettre cet objet aux enchères, afin que je puisse m'en aller. Il me répond brusquement que c'est impossible, et recommence à griffonner des notes. Évidemment, il ne m'a pas compris; je renouvelle ma demande. Il lève les épaules, tout en écrivant, et me répond que "cela ne se fait pas."— Je vois ce que c'est, lui dis-je d'un ton piqué, quelque riche amateur vous a prié de lui réserver cet objet; mais, Dieu merci! ce n'est pas d'aujourd'hui que je vais dans les ventes, j'en connais les usages; j'ai le droit de surenchérir et je surenchérirai. Le brave homme se mit à me regarder en souriant. "Si vous n'étiez pas étranger, me dit-il, vous ne m'auriez pas proposé de mettre ce Christ en vente; il ne fait pas partie de la succession!— Mais, alors, à qui appartient-il?— A personne, et personne n'a le droit d'en disposer. Dans nos pays, c'est un axiome que "le bon Dieu ne se vend pas," quand même il serait en or massif et enrichi de pierres précieuses. Le bon Dieu est le protecteur de la maison, il y reste; celui qui achètera la maison sera protégé par lui, mais il n'en sera pas le possesseur; il n'aura pas plus le droit de le vendre qu'il n'a eu celui de l'acheter. Quand il mourra à son tour, le Christ en protégera d'autres, sans être jamais la propriété de personne. Si j'essayais de le mettre en vente, les paysans me lapideraient avec vos assiettes!"

Je me le tins pour dit, et, au lieu de me répandre en regrets stériles sur ma mauvaise chance, je cherchai des distractions là où j'étais bien sûr d'en trouver. Un des paysans m'aida à faire avancer le chariot de quelques pas sous les arbres, et je pris immédiatement mon crayon. J'emportai de là un croquis, dont l'eau-forte, je l'espère, aura quelque succès, si jamais je l'exécute.— *Magasin Pittoresque.*

### A Quoi Sert la Science ?

A tout. On pourrait écrire des volumes sur les applications les plus extraordinaires, les plus inattendues et les plus profitables des connaissances positives. Ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre cette tâche; je me contenterai d'une anecdote maritime où la physique, la zoologie et la géologie réunies auraient pu conjurer et ont certainement amoindri les dangers d'un échouage qui pouvait entraîner la perte du navire, et par un mauvais temps celle de l'équipage.

Je m'étais embarqué à Scarborough, jolie ville de la côte Est de l'Angleterre, sur un bateau à vapeur qui devait me déposer le lendemain à Douvres, avant le départ des paquebots qui font le trajet de cette ville à Calais. Le matin, nous étions dans le détroit, mais enveloppés d'une brume épaisse; de l'arrière on ne distinguait pas l'avant du navire. Le capitaine savait qu'il était près de la côte, la sonde accusait une profondeur de 40 mètres; la prudence conseillait de mouiller une ancre et d'attendre que la brume fut éclaircie; mais le navire devait arriver à Douvres à neuf heures du matin, heure du départ du paquebot de Douvres. Le capitaine se contenta donc de ralentir la marche du navire. Le sifflet de la machine se faisait entendre à de courts intervalles, afin d'avertir les bateaux qui auraient pu se trouver devant nous, et d'éviter ainsi un abordage dangereux. J'étais inquiet, et en écoutant attentivement les coups de sifflet j'entendis l'écho de chaque coup répercuté par la côte: c'était une preuve que nous étions devant de hautes falaises. Au moyen d'une montre à secondes, je constatai qu'il s'écoulait quatre secondes entre le bruit du sifflet et son écho. La température de l'air indiquée par le thermomètre était de 10 degrés centigrades; à cette température le son parcourt 340 mètres par seconde: en quatre secondes le son parcourait donc la distance de 1360 mètres du navire à la falaise, et sous forme d'écho de la falaise au navire. Il faut donc prendre la moitié de cette distance, soit 680 mètres, pour avoir la distance du navire au pied de la falaise, distance très-rapprochée pour un grand bâtiment comme le nôtre. Ainsi, malgré la brume, l'acoustique nous donnait une mesure exacte de l'intervalle qui nous séparait de la côte.